

Il émanait du jardin une lumière singulière, comme si chaque feuille brillait de l'intérieur. À la cime des arbres, parmi les buissons, s'ouvraient des espaces intermédiaires qui étaient demeurés cachés pendant l'été. Il régnait alentour une lenteur, un flottement, comme si tout ce qui était vivant prenait conscience de sa faiblesse. Une fois que la lumière d'été s'était brisée, elle ne revenait plus. Elle montait, s'élevait toujours plus haut, resplendissait une fois encore de toute la force des feux du Grand Nord, puis elle se retirait de la terre et cédait la place à la grisaille de novembre. Dans la lumière d'automne, les choses se ternissaient, leurs contours s'estompaient, elles se préparaient à un long exil intérieur qui vivrait un temps encore du souvenir de la lumière d'été.

Les gens avaient une démarche changée, elle était plus prudente, en quelque sorte moins spontanée. Comme si leurs corps en savaient plus long qu'eux-mêmes.

La lumière déclinante feutrait également la vie en moi. Lors des toutes premières semaines, avant que je me fasse à l'avancée de l'hiver, je fus en proie à un grand désarroi, je ne savais trop vers quoi me tourner, que faire pour ne pas me perdre de vue. Mais les jours gris-noir de novembre surent réveiller la joie enfantine que suscitaient en moi les crépuscules précoces d'hiver.

C'était avant que le temps ne meure. Ce fut comme la chute d'une feuille, à ceci près que ni la feuille ni l'espace dans lequel elle chutait n'avaient d'existence.

Ce qui se flétrissait en moi, c'était la vie. Depuis la mort de Fabius, je n'arrivais plus à respirer profondément. Les journées étaient sans lumière, même si le soleil devait bien briller dehors quelque part. Sans doute brillait-il, mais il avait été englouti par la terre.

La vie est pareille à un liquide. Sans espoir elle se fige et perd toute lumière.

Une grande obscurité m'enveloppait. Une sagesse très ancienne en moi savait que ma vie était passée, quoi que je puisse avancer pour battre en brèche cette conviction.

Je m'efforçai de dissiper les ténèbres. De songer aux joies de l'existence. Quelles étaient les joies de l'existence? De quelle existence?

Nous n'avions pas idée de ce que peut représenter la mort d'un être si jeune, d'un espoir naissant, d'un amour naissant. Nous ne pressentions pas l'abîme qu'une mort comme celle-là ouvrirait sous nos pieds.

La vie est un liquide. Il nous faut la tenir prudemment en équilibre, car si nous la renversons, elle se perd dans les sables et disparaît.

C'était l'hiver passé. La réalité extérieure s'était abolie, je n'étais plus qu'une carcasse vide à travers laquelle sifflait le vent. Quelqu'un me préparait mes repas, éloignait de moi les appels.

J'entendais quelqu'un mener une conversation téléphonique. Les gouffres entre les phrases allaient s'agrandissant. Il fallait bien que quelqu'un se charge de la préparation des obsèques.

Des bougies brûlaient dans toutes les pièces de la maison. Les miroirs étaient voilés. Je n'aurais pas supporté de me voir. Non : je n'aurais pas compris que j'étais moi. Anna se tenait à mon côté, nous regardions fixement la flamme où je voyais naître les traits du visage de Fabius. Il se dressait devant moi, flottait autour de moi comme un nuage,

non : comme une vibration. Il ne savait peut-être pas qu'il était mort, tout s'était passé si vite, sans un mot, brusquement. Il était si jeune, comment aurait-il pu savoir ?